

**La face Ouest
du Huayna
Potosi**

Dernière aventure bolivienne

Juin 2003

Texte et photos : Alexis Loireau

La face Ouest du Huayna Potosi

Un dimanche soir, début juin 2003. Le bus file vers La Paz à travers l'Altiplano, il me ramène d'un week-end passé à faire de la voile avec quelques amis sur le lac Titicaca. Après quasiment douze mois passés en Bolivie, l'Altiplano a perdu de sa magie initiale. Il y a encore quelques mois, immense, sauvage et unique, il me paraît aujourd'hui désespérément plat. Mais à l'est, il vient buter contre la barrière de la Cordillère Royale.

La face Ouest du Huayna Potosi est là, première sentinelle dominant l'Altiplano, et comme chaque fois que je rentre de week-end par cette route, elle accroche irrésistiblement mon regard pendant deux heures au moins. Les rayons de soleil rougeoyants frôlent l'Altiplano déjà presque plongé dans l'ombre, foncent mais finalement finissent leur course sur cet écran géant qui s'embrase.

La face fait 1000 mètres de haut, autant de large, culmine à 6088m et est à moins de 20 kilomètres à vol d'oiseau de La Paz où j'habite. Le sommet, je le connais bien, je l'ai déjà gravi quatre fois par sa voie normale pour y emmener une vingtaine d'amis quasiment tous débutants. Mais la face Ouest, je n'ai pu qu'en contempler l'abîme depuis le sommet, et elle reste l'un des projets que j'aimerais réaliser avant de quitter cette chère Bolivie à la fin du mois. Heureusement, Pierre, un ami toulousain fort grimpeur passe par chez moi une semaine avant mon départ, et on parle sérieusement de cette ascension. Au milieu d'un emploi du temps chargé, il nous reste une journée de libre deux jours avant que je prenne l'avion.

La décision est prise. On y va

Dimanche 22 juin, 21h00 : il y a une dizaine de personnes à la maison comme d'habitude, des Boliviens, Italiens, Belges et quelques amis français. Nous sommes tous attablés autour d'une énorme tartiflette. Pierre et moi en ingurgitons une bonne moitié puis nous filons au lit vers 23h00 où nous sombrons vite dans le sommeil : à vrai dire nous n'avons pas encore complètement récupéré de la grosse fête que j'ai organisée l'avant veille pour mon départ...

A 1h00, la sonnette nous arrache brutalement du sommeil. L'ami d'un ami vient nous chercher avec son 4*4 pour nous emmener au pied de la face Ouest du Huayna. Une heure plus tard, nous sommes à pied d'œuvre, alors que la digestion s'achève péniblement... On tente encore de faire rentrer dans l'estomac quelques bananes et une bouteille de 2 litres de jus d'orange. Au moins, les batteries sont chargées pour quelque temps et le sac est plus léger ! Le froid est

3
piquant, nous remontons au pas de course une large vallée fermée au loin par la face convoitée. A gauche, elle est entièrement neigeuse, et propose des difficultés « classiques » : une pente moyenne à 60°, et quelques séracs qui corsent l'affaire et l'ont rendu dangereuse ces dernières années, le retrait glaciaire aidant. A droite, la face est à prédominance rocheuse et a été visitée pour la dernière fois il y a une vingtaine d'années, alors qu'elle était encore largement englacée et donc plus facile à gravir. Nous nous sommes décidés pour la « voie du Triangle » dans la partie droite de la face, c'est la route la plus logique car elle mène presque directement au sommet. Nous avons appris au (modeste !) bureau des guides de La Paz qu'elle n'a été répétée qu'une seule fois en 1983. Les ouvriers n'ont laissé comme traces de leur passage qu'un mince trait sur une photo peu claire du topo, que nous n'avons pas pris la peine d'emporter !

Les premières grosses difficultés

Il est 4h00 du matin quand la pente du glacier se redresse sérieusement et se transforme en une pente de neige que nous remontons rapidement pour atteindre le rocher. Au-dessus de nos têtes, une forme

sombre s'élève puis se perd dans la nuit : c'est le labyrinthe composé de dizaines de cascades de glace, dièdres, goulottes, ice-flutes, surplombs qu'il faudra déchiffrer pour atteindre le sommet. Par où attaquer ? La muraille présente peu de lignes de faiblesse, à défaut

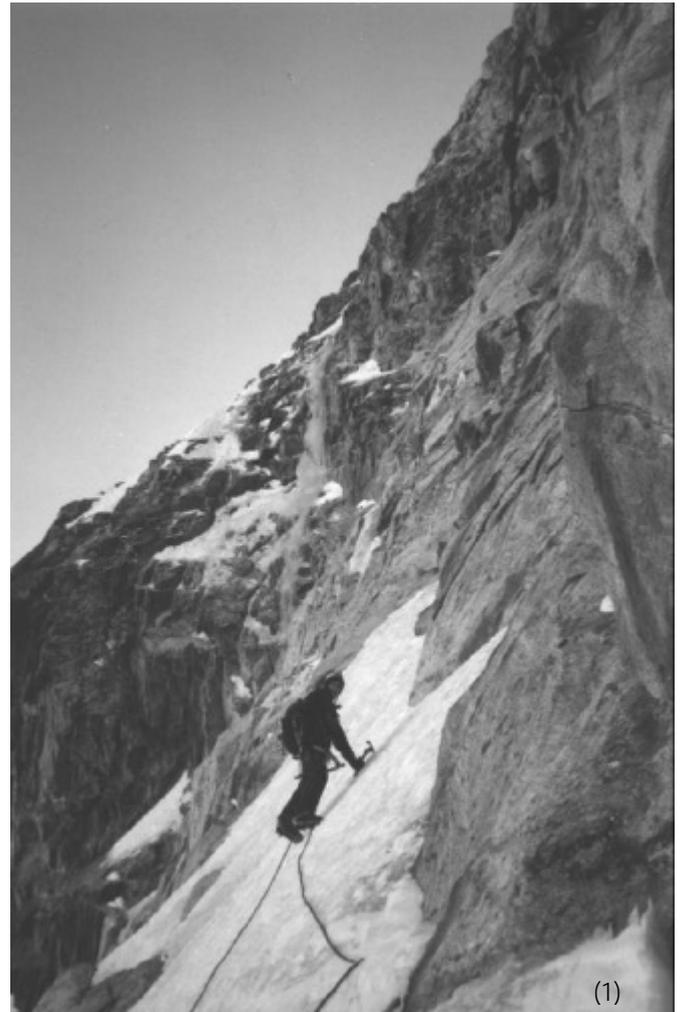
de mieux, nous remontons par un renforcement en glace moins raide que le reste (1). Une dalle difficile à négocier en crampons (photo de couverture du Crampon 320) mène à une plaque de glace collée au rocher. L'inclinaison atteint 80° et il n'est pas possible de mettre de broches pour s'assurer, la voie s'annonce beaucoup plus difficile que prévue...

Nous atteignons au-dessus une goulotte (dièdre comblé par la glace) plus commode, mais celle-ci se perd 50m plus haut dans un surplomb à l'aspect fort sévère. Pierre part en tête jongler avec les quelques stalactites qui pendent çà et là. Une heure plus tard, il n'est qu'à 30 mètres au-dessus de moi. Pendant que mon corps grelotte fermement, mon esprit s'égaré dans des pensées peu réjouissantes : nous n'avons gravi que 300 mètres en 5 heures d'escalade, il en reste 700 à grimper en 10 heures de jour et nous ne savons pas ce qui nous attend au-dessus. J'ai déjà tous mes vêtements sur moi, je refuse d'envisager l'idée de bivouaquer suspendu à cette paroi gelée...

Ressais-toi mon vieux ! On voulait de l'ambiance, de l'aventure, on en a

4

Ressais-toi mon vieux ! Il faut rester bien concentré sur l'escalade, d'ailleurs Pierre m'annonce enfin qu'il vient de finir sa longueur et d'installer son relais. On voulait de l'ambiance, de l'aventure, on en a, il faut assumer maintenant et grimper vers le haut : il est encore trop tôt pour que la retraite soit envisageable. Je me motive tout seul, ça réchauffe le cœur à défaut d'autre chose. Je pars tel un bête petit soldat qui, harangué par ses chefs, part surexcité à l'assaut après une longue attente forcée. Les forces ennemies sont des glaçons blottis dans la roche qu'il faut débusquer, crocheter avec les piolets sans les faire casser, ensuite je tractionne dessus ça réchauffe, et dès qu'ils se retrouvent au niveau de mes pieds, je les explose rageusement d'un bon coup de crampon ! C'est gratuit,



(1)

mais le sang commence à revenir dans mes pieds... Au milieu du surplomb, il faut coincer les piolets dans une fine fissure pour atteindre une petite nappe de glace au-dessus. Les gestes sont physiques, techniques, mais déliés car je suis en second, la chute est envisageable, l'escalade magnifique.

Arrivé au relais, j'ai les bras durs comme du bois mais je suis enfin réchauffé. Je continue en tête dans un terrain mixte qui ne dépasse plus les 70°. Il n'y a aucune ligne plus évidente qu'une autre dans cette face immense.

Cascade de glace, fragile structure qui sonne décidément trop creux

Au bout de 50 mètres, entre deux falaises rocheuses, je trouve quand même une belle cascade verticale sur ma droite dans laquelle je m'engage en corde tendue. La glace est cassante, fine, je broche avec difficulté. Au lieu de frapper de grands coups et de risquer de faire tomber cette fragile structure qui sonne décidément trop creux, je glisse délicatement la pointe de mes piolets dans les trous et fissures déjà inscrits dans la glace. Il s'agit, comme on marche sur des œufs, de

grimper en effleurant cette matière vivante, mais avec piolets et crampons aux pieds et mains. En haut de la cascade, j'effectue un petit rétablissement délicat, et je me retrouve suspendu à une pente de neige qui mène à une autre cascade similaire. Nous enchaînons ainsi l'escalade de trois belles cascades (2) qui nous emmènent aux pentes de glace de la moitié supérieure de la face.

Forcer le passage

La pente est glacée, à 65° environ (3). Il est 14h00, c'est décidé, nous sortirons par le haut. Il s'agit de dérouler la machine vite et bien, les mouvements s'enchaînent, une broche tous les 20 mètres, un petit pas de danse de côté quand les mollets surchauffent et font mine d'exploser. Deux heures plus tard, nous



(2) : La série de cascade de glace. Au fond le sommet

sommes 300 mètres plus haut, le topo indique alors d'entamer une grande traversée vers la gauche pour éviter le raide ressaut terminal. Mais à notre gauche, une série d'ice-flutes encaissés (ce sont de profonds couloirs de neige formés par la sublimation de celle-ci) rendent très aléatoire ce genre de manœuvre. Il va falloir forcer le passage direct et ainsi tenter de s'emparer de sa virginité...



(3) : Les pentes de mixte dans la deuxième moitié de l'ascension

5

Surprise, l'ice flute se termine par un gros bloc de glace

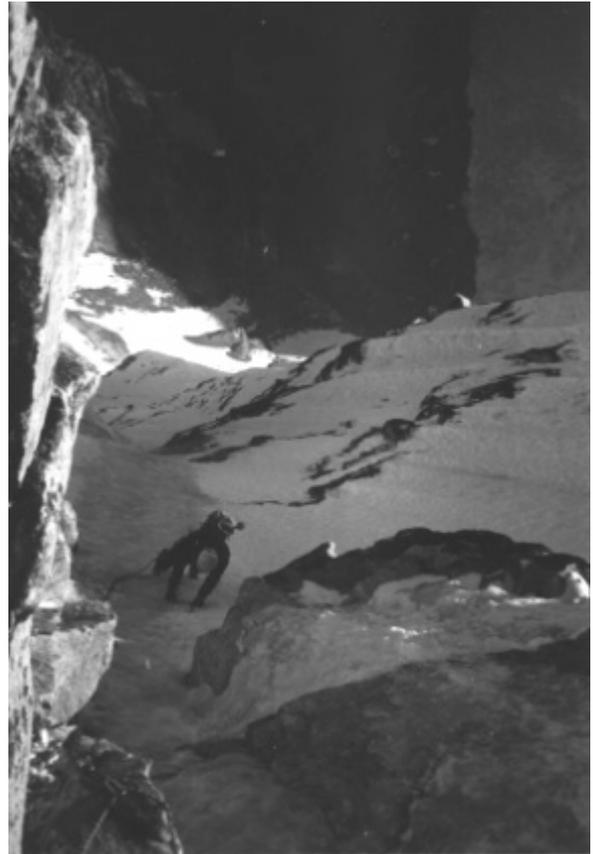
Il est 16h00, il nous reste exactement 3 heures de jour pour les 150 mètres d'escalade du ressaut final, nous sommes relativement confiants. Mais surprise, après un coude de l'ice-flute dans lequel on grimpe, on découvre que celui-ci se termine en cul de sac par un gros bloc de glace coincé-là !

Seul point positif : il a l'air solidement arrimé à la paroi. Les 30 mètres qui nous en séparent sont grimpés fébrilement, comme s'avalent les dernières pages d'un livre au suspens insoutenable.

Arrivés sous le bloc, la nuque se tord vers le haut, à gauche, à droite, gros soulagement : il est possible de traverser sous le gros surplomb de glace et de passer par la droite entre la glace et le rocher. Quelques acrobaties en grand écart et le tour est joué, nous sommes au-dessus du bloc dans du mixte très raide, il n'y a toujours pas le moindre replat pour se reposer (5).



(4) : le bloc de glace est au milieu à gauche de la photo, la masse rocheuse à droite est un énorme surplomb



(5) : Les dernières difficultés sont passées

6

Puis le sommet, après plus de 15 heures d'effort

Encore 2 belles longueurs de corde dans ce terrain, et nous admirons le coucher de soleil... (6) Il faut faire très vite maintenant. Des petits murs verticaux s'enchaînent, interminables. Nous atteignons enfin du terrain plus facile : il s'agit d'une raide pente de 30 mètres de haut en neige inconsistante. Il faut brasser à mi-cuisse après 15 heures d'effort soutenu.

Mais le sommet est là, ultime point de mire puis récompense suprême du grimpeur fourbu. Les étoiles scintillent déjà quand je plante mes pioches dans la corniche sommitale et qu'une

bise glaciale dans la figure m'annonce que je n'irai pas plus haut.

Le timing était serré, la joie est à la hauteur de la réussite, extraordinaire. Finalement, dans son état actuel, la voie présentait des difficultés similaires à la face Nord des Droites, mais avec un engagement plus grand et un passage plus difficile (celui du surplomb).

La descente est vite entamée, je pourrais y aller les yeux fermés. Après 4 heures un peu monotones pendant lesquelles nous luttons constamment contre le

sommeil, nous arrivons au refuge de la voie normale à 23h00. Il est silencieux, fermé à clé, mais nous sommes bien décidés à dormir dans un lit sous 5 couvertures bien épaisses! Après une demi-heure de

tambourinages intensifs sur la porte d'entrée et toutes les fenêtres, nous avons réveillé tout le monde sauf le gardien... Heureusement quelques gringos compatissants vont le secouer et il nous ouvre finalement la porte quelques longues minutes plus tard. Ouf!

Le lendemain, levés tôt, nous

attendrons 3 heures, allongés sur la route en terre, un bus qui nous ramènera à La Paz. De retour au bercail, il me reste alors moins de 24 heures pour ranger et boucler mes affaires, dire un dernier au revoir aux amis et collègues de travail, et sauter dans l'avion. Autrement dit, les 20 heures de vol sont passées très vite, je ne me suis réveillé que 3 fois pour engloutir mécaniquement le contenu des plateaux repas !



(6)